

## Prologue

Je m'appelle Maelly, j'ai 4 ans. Papa et maman sont les meilleurs parents du monde entier. C'est grand le monde entier, non ? Ils adorent rire, ils se chamaillent aussi parfois.

Ils disent qu'ils m'aiment au-delà de l'infini. Moi je crois que ça veut dire beaucoup, beaucoup, beaucoup. Je les aime aussi et j'aime Bobby<sup>1</sup>, c'est mon doudou. Papa l'avait acheté au zoo parce qu'il aime bien les ours et il me l'a donné, il a dit que ce serait mon meilleur ami et il avait raison, Bobby est toujours avec moi. Je l'emmène partout.

On aime courir dans le jardin, aller à la plage, même que je sais presque nager. Je fais du vélo avec les petites roues et j'aime me mettre de la terre ou de la peinture partout, même si maman, elle aime pas beaucoup ça. Parfois, on va à la montagne et on fait un concours de bonshommes de neige. Papa et moi, contre maman, on gagne à chaque fois. Les bonshommes de maman sont toujours bizarres. Papa dit que leur tête est plus grosse que leur ventre, mais maman se donne du mal alors il faut lui dire que c'est bien, sinon elle est triste.

L'hiver, on mange du pop-corn devant la cheminée et on met même un dessin animé ou maman me lit une histoire. Elle aime bien chanter aussi, c'est notre « truc à nous », comme elle dit.

J'aimerais bien avoir un petit frère ou une petite sœur quand même, parce que c'est bien de jouer avec un autre enfant. Maman dit, peut-être. J'espère que peut-être ça veut dire : dans pas longtemps. J'ai hâte.

Tout allait très bien dans notre famille et puis un jour...

---

<sup>1</sup> Référence à Greyfriars Bobby, un chien qui vécut à Édimbourg au XIXe siècle. Il a veillé sur la tombe de son maître durant quatorze ans, refusant de quitter le cimetière dans lequel ce dernier était enterré.

## Chapitre 1

### Adam

Je me lève, comme chaque matin, avec une atroce migraine. C'est mon lot quotidien. Mon reflet dans le miroir ne m'aide pas à me sentir mieux. Mes cheveux blonds sont en bataille, il serait temps que je les coupe d'un ou deux centimètres. Ma barbe, heureusement, est bien taillée, ce qui m'évite l'air négligé. Mes yeux sont si éteints que je doute encore qu'ils soient bleus. Chaque jour, le même schéma se répète inlassablement. Un peu d'eau froide sur le visage afin de me réveiller, une tasse de café dégustée sur la terrasse, été comme hiver, et surtout une heure de jogging. Je ne peux pas faire autrement, c'est un rituel, mon rituel. Si je déroge à une étape, je sens une certaine angoisse m'envahir, la sensation d'avoir manqué quelque chose d'essentiel pour bien commencer ma journée. Mon appartement est lumineux et agréable, même s'il faut l'avouer, je ne l'ai pas personnalisé. Il me reste quelques affaires rangées dans des cartons, empilés dans la deuxième chambre. C'est un sympathique trois pièces au premier étage d'une maison de village. Je suis tombé sous le charme de cette bâtisse en pierre, sur la grande place de Coaraze<sup>2</sup>. Vous ne connaissez pas ? C'est normal, c'est un petit coin de paradis, perdu dans l'arrière-pays niçois. Enfin, perdu, pas tant que ça. Mais juste assez pour me ressourcer, m'éloigner du tumulte de la ville. La cuisine est sommaire, tout comme le mobilier, je n'ai pas besoin de grand-chose, en fin de compte. Les poutres donnent du cachet à ce lieu, tout comme les tomettes au sol. C'est totalement ce dont j'ai envie, de l'authenticité, du naturel, sans fioriture,

---

<sup>2</sup> **Coaraze** est une commune française située dans le département des Alpes-Maritimes en région Provence-Alpes-Côte d'Azur. Ses habitants sont appelés les Coaraziens et les Coaraziennes. Le village est situé à 667 m d'altitude sur un piton gréseux qui domine la vallée. 843 habitants en 2015.

sans superficialité. Je n'ai même plus de télévision, juste un poste de radio et un ordinateur pour me tenir au courant de ce qui se passe dans le monde.

Il y a un peu plus de quatre ans, je cherchais un nouveau logement. J'avais beau adorer Éric et sa famille, la cohabitation devenait difficile pour moi, comme pour eux. Ils ont eu la gentillesse de m'héberger quand je me suis retrouvé à la rue, mais il faut savoir s'éclipser lorsque le moment est venu et il était arrivé. Heureusement, le petit village de Coaraze m'avait tapé dans l'œil et j'avais ainsi pu y faire mon nid.

Ma séance de jogging terminée, je me glisse sous la douche afin de profiter des bienfaits de l'eau chaude sur ma peau meurtrie par l'hiver. Le bras tendu contre la paroi carrelée, je laisse l'eau ruisseler le long de mon dos, chaque muscle doit se détendre, alors je prends le temps de savourer cet instant. S'en suit mon deuxième café de la matinée, accompagné de deux tranches de pain grillées et beurrées. Le silence qu'offre la nature me laisse toujours pantois. J'apprécie le doux chant des oiseaux, le bruissement du vent dans les branches, la vue sur la montagne et la vallée en contrebas. Je pourrais rester des heures, assis sur ma terrasse à admirer le paysage. Il m'apaise. En général, lorsque le village commence à s'éveiller, j'enfile mon blouson et descends discuter avec les commerçants de la place. J'ai appris à les connaître au fil du temps et ils m'ont chaleureusement accueilli. L'état d'esprit des villageois est bien différent de celui des citadins. Ils savent s'ouvrir aux autres, partager, s'entraider. Il n'y a pas d'urgence, d'empressement. Il me semble que les gens prennent le temps de vivre. J'aime cet endroit.

Lorsque j'étais enfant, nous louions une résidence secondaire. Une maison installée à l'entrée de Roquesteron, un petit village d'environ six mille habitants. Cette grande bâtisse de campagne possédait une belle cheminée en pierre. J'adorais regarder le feu crépiter dans l'âtre. Je

pouvais rester assis à observer les flammes qui dansaient face à moi, pendant des heures, blotti sous une couverture tricotée par ma mère. Mais ce que je préférais, c'était l'immense jardin. J'y avais la plupart de mes souvenirs. Une balançoire, un grand espace pour courir ou faire du vélo et surtout l'Estéron qui bordait le terrain. L'été, nous nous y baignions malgré la fraîcheur de l'eau. Ces instants sont gravés dans ma mémoire. Mon enfance y est au chaud, rassurante, familière, en dépit des circonstances. Cette mémoire des événements, des sentiments, est précieuse, car mes parents sont décédés lorsque j'avais 7 ans. Ma grand-mère, qui avait déjà 70 ans, m'a recueilli, mais elle ne se sentait pas de m'y emmener, comme avant. Et au fond, moi non plus. Sans mes parents, ce n'était plus la même chose. Quatre ans plus tard, elle est partie à son tour. Une crise cardiaque pendant que j'étais à l'école. Je me suis retrouvé seul. Orphelin, comme on dit. Ça a l'air terrible, dit comme ça, mais en fait, je pense que lorsqu'on est enfant, on possède des ressources insoupçonnées. Bien sûr, on ne devrait pas avoir à affronter ce genre d'épreuves. Sans famille à 11 ans, ce n'est pas l'idéal pour commencer sa vie, pour se construire. Malgré tout, j'ai pu rencontrer de nombreux enfants et adolescents dans mon cas, orphelins, abandonnés par leur famille, retirés de leur environnement. Certains avaient des histoires bien pires que la mienne. Finalement, je m'en sortais bien avec mes souvenirs, et tout l'amour que j'avais reçu. J'étais chanceux, quelque part. En tout cas, c'est ce que j'essayais de me dire pour surmonter ma peine.

— Bonjour, Adam, comment vas-tu ce matin ?

— Bien, Gabriel, et vous ?

Je suis toujours installé sur la terrasse de mon appartement, ma tasse de café à la main. Gabriel, mon voisin se trouve sur le parking de notre villa. Il doit avoir dans les 65 ans. Petit, assez rondouillard, il a un visage souriant et chaleureux. Le genre de personne qui nous fait du bien, rien

qu'en la regardant. Ses cheveux gris et courts sont au chaud sous un bonnet en laine rouge.

— Oh ça va mon garçon, mais je n'arrive pas à porter ces deux cartons, pour les mettre dans ma voiture. Avec mon dos, je ne peux plus rien soulever.

— Attendez, je vais vous aider, dis-je en pénétrant déjà à l'intérieur. Je dépose la tasse dans l'évier, attrape mon casque ainsi que mon blouson et le rejoins sur le parking. Le vieil homme sourit, heureux de trouver une solution à son problème matinal.

— Tu pars travailler ?

— Oui, je suis de service, aujourd'hui.

— Très bien, tu viens manger à la maison, ce soir ?

— Avec plaisir, réponds-je, véritablement enthousiaste.

— Je passe beaucoup de temps avec Gabriel. Il n'est pas le seul à s'occuper de moi. Il me semble que les habitants du village se sont passé le mot pour garder un œil sur le jeune pompier solitaire. J'ai trouvé une nouvelle famille. Des gens chaleureux, aimants, ouverts d'esprit et réellement nourris de bonnes intentions.

— Je te préparerai mon gratin dauphinois maison.

— J'ai hâte de le goûter ! dis-je en déposant le deuxième carton dans le véhicule de mon propriétaire.

— Tu m'en diras des nouvelles.

Je souris.

— Je dois y aller, à ce soir. J'amènerai une bouteille de vin.

Gabriel acquiesce et grimpe dans sa voiture tandis que je regagne ma moto. J'enfile mon casque ainsi que mes gants avant de prendre le chemin de la caserne. Je connais ce trajet par cœur. Des routes de campagne sinueuses, parfois étroites, bordées par des rambardes en bois ou des murs en pierre. La cohabitation de l'homme et de la nature. Pas de circulation, pas d'embouteillages, pas de bruit, de pollution. On peut entendre la forêt

s'animer. J'ai pris la meilleure décision possible en venant m'installer ici. À l'époque, j'étais dans une phase difficile, un cauchemar même. J'ai eu la chance d'être soutenu par mes amis et collègues, car j'ai tout perdu. J'étais au plus bas, dans un tourbillon d'ennuis et de pensées négatives. Je ne voyais plus le bout du chemin, la manière de m'en sortir. Éric a été l'un de mes piliers durant la tempête. Je lui dois beaucoup. Nous nous connaissons depuis plus de vingt ans. Nous avons écumé les foyers et familles d'accueil ensemble. Nous nous sommes épaulés, l'un l'autre. Nous avons pleuré, nous avons ri, nous avons surmonté les galères de notre enfance. Aujourd'hui, nous nous considérons comme des frères. Je pense qu'une amitié comme celle-ci ne s'explique pas, elle est juste à la limite de l'inimaginable. Depuis, il a fondé une jolie famille et je me nourris de leur amour, de leurs sourires, de leur joie de vivre. Je suis d'ailleurs le parrain de ses trois magnifiques filles. Il a bien réussi sa vie et je remercie nos bonnes étoiles, chaque jour, de lui avoir offert cette belle existence après tout ce qu'il a vécu enfant. J'aurais aimé bénéficier des mêmes auspices, mais semble-t-il, le destin est parfois un peu plus cruel avec certains êtres humains. Aujourd'hui, je n'ai pas à me plaindre, j'ai trouvé un équilibre, mais il commence doucement à se rompre. Les cauchemars m'assaillent, tout comme les flashs. Et je ne peux pas les ignorer. J'ai peur de basculer dans l'horreur, peur que mon avenir soit à nouveau bouleversé, surtout pour le pire.

## Chapitre 2

### Allie

Lorsque j'ouvre les yeux, la lumière filtre à peine à travers les rideaux de la chambre. Je m'étire doucement, Maxime dort. Je peux percevoir sa respiration lente et régulière. J'aime ce laps de temps, chaque matin, au cours duquel tout est possible. Embuée dans mes rêves, je ne suis pas encore consciente de ma vie, de mes souvenirs, de la réalité. Je me glisse hors du lit, sans faire de bruit, et m'enferme dans la salle de bain pour me préparer. Une douche fraîche m'aide toujours à me réveiller. Je dois être en forme pour commencer cette longue journée de travail. Chaque jour est identique au précédent. Une succession d'habitudes bien rodées, une routine bien huilée. Non pas que ça me dérange, finalement, c'est plutôt confortable. Lorsque je prends mon café, assise devant mon ordinateur afin de consulter mes mails, Maxime émerge. C'est ainsi. Nous sommes prévisibles. Il a encore travaillé tard, comme tous les soirs. Il ne sait pas lever le pied, il ne sait pas s'occuper de lui, de moi, de nous. Il est obnubilé par ses dossiers. Cela ne me dérange pas tant que ça. Enfin, c'est ce que je pensais. Nous ne haussons jamais le ton, nous ne nous disputons jamais. À vrai dire, je ne crois pas avoir déjà vu Maxime, énervé. Il est d'un naturel calme. Et ça a le mérite de m'apaiser, de me rassurer. Je me sens sereine dans une relation totalement contrôlée et sans heurt.

J'ai rencontré Max, il y a trois ans. Papa venait de le débaucher d'un cabinet parisien en lui promettant la place d'associé dès qu'il aurait fait ses preuves. Il me l'a présenté lors d'un dîner. Je soupçonne mon père d'avoir eu pour projet de jouer les entremetteurs. Il a plutôt bien mené sa barque puisque nous sommes mariés, depuis deux ans. Maxime s'est toujours montré galant, généreux et prévenant. Il a toujours eu à cœur de me rendre heureuse même s'il n'a pas conscience de l'impact de son travail sur notre

vie de couple. Qui pourrait l'en blâmer ? Il convoite sa promotion depuis trop longtemps pour la voir lui passer sous le nez. Finalement, je ne lui reproche rien et nous profitons des instants qui nous sont donnés sans penser au lendemain, sans faire de projet, sans parier sur l'avenir.

— Tu as bien dormi ? demandé-je à Maxime qui s'installe à côté de moi pour boire sa tasse de café.

— Oui, mais trop peu.

— Tu es rentré tard ?

— Plutôt oui, ton père m'a réquisitionné jusqu'à minuit pour travailler sur le dossier Dumont.

— Ça avance ?

— Je pense qu'on a trouvé une faille, ça devrait aller.

— Super !

— Tes parents nous invitent dimanche pour le brunch.

— Bonne idée, ça nous fera du bien.

— Bon, je vais me doucher et on y va, répond Maxime en m'embrassant sur la joue.

— D'accord.

Maxime est beau, 1m85, une belle tignasse brune dans laquelle je peux glisser mes doigts. Des yeux noisette, des lèvres fines et des sourcils épais. Je le préfère plutôt avec la barbe, cela lui donne une allure rebelle et sexy que j'apprécie, mais mon père exige qu'il soit tiré à quatre épingles, ce qui signifie, pas de barbe et rasé de près. Il a un petit air coquin, à la Ryan Reynolds. Mais il est trop sérieux pour se l'avouer.

Je me replonge dans mes mails tandis que mon époux se dirige vers la salle de bain. À ce train-là, papa va me l'épuiser. Il semble vidé de toute énergie, à s'activer jour et nuit. J'espère vivement qu'une fois la promotion acquise, il pourra lever le pied, mais je me fourvoie, mon père a toujours été un bourreau de travail. Ma mère a fait avec et je vais devoir faire de même pour que mon couple dure. N'est-ce pas une affaire de concessions ?



De mon côté, j'ai repris ma vie en main, ou presque. Rencontrer Maxime deux ans après le drame m'a permis de voir au-delà de ma souffrance. J'ai tout perdu, mais je ne peux décemment pas me laisser sombrer. Je suis en vie, peut-être plus très vivante au fond de moi, mais je respire. Mes parents ont toujours été d'une grande aide. Mon père surtout, c'est lui le pilier dans la famille, c'est un roc. Solide, droit. On peut compter sur lui, on peut se reposer sur lui, il est d'une force à toute épreuve. Parfois intransigeant, souvent exigeant, mais grâce à cela, il a réussi et nous a offert une belle existence.

— Allô ?

— Est-ce que vous êtes en route ?

— Bonjour papa...

— Oh pardon, bonjour, ma chérie.

— Maxime est sous la douche, pourquoi ?

— J'ai décroché un nouveau contrat, je voulais vous briefer avant la réunion.

— Papa, il n'est que 7 h, laisse-nous arriver.

— Les dossiers n'attendent pas, Allie.

— Je comprends, mais tu as déjà gardé mon mari très tard hier soir, alors laisse-le respirer un peu, tu vas nous l'épuiser.

— Il faut avoir les reins solides pour devenir associé. Ce cabinet ne survit que parce que j'y consacre 90 % de mon temps.

— Je sais papa, dès que Maxime sera sorti de la douche, on se met en route.

— D'accord, je vous attends avec le café.

— À tout à l'heure.

Je raccroche, désespérée. Mon père ne changera jamais. S'il pouvait dormir au cabinet, il le ferait. D'ailleurs, je crois même qu'il l'a déjà fait, à plusieurs reprises.

— Ton père ? demande Maxime en passant une cravate bleu marine sous son col de chemise.

— Comme toujours. Qui d'autre appellerait si tôt !

Je me lève pour l'aider à la nouer.

— Nouveau dossier ?

— Eh oui... On devrait installer deux lits de camp dans ton bureau, au cas où.

Maxime sourit. Il connaît mon père par cœur, depuis le temps. Il a appris à jongler avec ses exigences.

— Bon, je vais chercher ma veste.

J'acquiesce tout en fermant mon ordinateur. Nous travaillons environ douze heures par jour. Parfois, nous déjeunons avec des clients. D'autres fois, nous profitons de trente minutes de calme pour avaler un sandwich sur le pouce. Enfin, c'est ce que je fais, car Maxime grignote le nez dans ses dossiers. Il lui arrive d'en oublier de manger, je dois alors le rappeler à l'ordre. À croire qu'il a été fabriqué dans le même moule que mon père. Cette idée me fait sourire, ils se sont bien trouvés.

Le jour n'est pas levé. La nuit a été fraîche, l'humidité a envahi notre joli jardin. Max se glisse dans la voiture et allume le chauffage. Je m'installe côté passager, perdue dans mes pensées. Lorsque nous étions à nos débuts, il était aux petits soins. Cette obsession pour le travail ne l'avait pas encore gagné. Malgré son sérieux et son ambition, il avait toujours réussi à me faire une petite place dans sa vie. Un dîner romantique, un week-end en amoureux, un dimanche à se balader en montagne ou au bord de l'eau. Il aimait me surprendre et avait à cœur de me redonner le sourire. Il y était parvenu, au début. Mais mon père avait pris possession de mon mari, assez rapidement, m'obligeant à régresser en seconde position dans la liste de ses priorités. Je ne pouvais pas le lui reprocher, il m'avait toujours affirmé vouloir grimper les échelons et j'avais apprécié ça chez lui. Cette passion, cette volonté, cette soif de réussite. Malheureusement, tout cela s'était

produit au détriment de notre mariage, de notre couple, de mon bonheur. Je me sens seule, en concurrence avec les dossiers juridiques ou les rendez-vous avec mon père. J'ai souvent envie de plus. Un regard, une folle nuit de sexe, un week-end réservé à la dernière minute, des vacances au soleil. Je suis transparente. Je me demande parfois si nous aurions des sujets de discussion en dehors du travail. Tout tourne autour du cabinet depuis longtemps et à l'exception de nos deux semaines de congés par an, nous ne sommes plus très liés. J'ai l'espoir de retrouver mon mari. J'ai besoin de vibrer à nouveau, mais ce n'est pas à l'ordre du jour. Je devrais m'en contenter, car je n'ai pas à me plaindre. Même si Maxime a changé, il fait de son mieux, je le vois bien. Mais aujourd'hui, j'ai envie de plus.

## Chapitre 3

### Adam

— Salut, Adam, café ?

— Oui, merci.

Éric m'attend dans la salle de repos, un journal dans la main, une tasse de café fumante posée sur la table, juste devant lui. Il se lève afin de me servir ma dose de caféine et dépose le mug près de moi avant de se rasseoir.

— Mal dormi ?

— M'en parle pas, j'enchaîne cauchemar sur cauchemar.

— Pas cool. Faut que tu dormes pour assurer tes gardes.

— Je sais, je grappille des minutes de sommeil dès que je peux, mais à ce train-là, je vais devenir fou, dis-je en retirant ma veste.

— Peut-être ton inconscient qui te travaille...

— Sûrement.

— Tu n'as pas envie de comprendre ?

— Pas vraiment. Je veux simplement retrouver ma sérénité et mon calme, répliqué-je en m'asseyant face à mon ami.

— Ton cocon solitaire...

— Exactement. Il me plaît mon cocon.

Éric grimace. Cela ne m'échappe pas.

— Tu n'approuves pas ?

— Ce n'est pas ça, j'aimerais juste te voir refaire ta vie, trouver une petite femme qui s'occupe de toi.

— Ce n'est pas à l'ordre du jour.

— Si tu t'imagines que les deux-trois nanas que tu as connues, ces dernières années, suffisent, ce n'est pas ça la vie.

— Ça m'a suffi, figure-toi. Pas d'attache, pas d'engagement, pas de problème.

— Tu veux finir vieux et seul ?

— J'ai le temps, tu ne crois pas ?

Éric s'esclaffe.

— Bien sûr, mon pote. Je m'inquiète juste pour toi.

— Je sais, mais tu es aussi au courant de ce que j'ai vécu, je ne compte pas réitérer ce genre d'expérience. J'ai été vacciné.

— Comme tu veux.

La sirène de la caserne retentit. Nous nous levons d'un bond. C'est ce que j'aime dans ce métier. L'adrénaline, l'action. On ne réfléchit pas, on n'a pas le temps d'avoir peur, de tergiverser, de se poser des questions, on agit. J'ai décidé de devenir pompier à la mort de mes parents. Il était deux heures du matin lorsque le feu s'est emparé du rez-de-chaussée de notre maison. Alerté par les cris de mon père, je me suis précipité hors de mon lit, mais les flammes avaient envahi les escaliers, me séparant de la chambre de mes parents qui se trouvait à l'autre bout du couloir. Il m'a hurlé de retourner dans ma chambre et de faire signe à la fenêtre pour que les pompiers me voient à leur arrivée. Je suis resté pétrifié durant plusieurs minutes. Ma mère gisait déjà au sol, évanouie. Mon père luttait en me hélant pour que je m'éloigne des flammes. Il est demeuré dans le couloir jusqu'au dernier moment, jusqu'à ce qu'il s'écroule devant moi. Je me suis alors précipité vers ma chambre après avoir pris soin de fermer la porte, c'est ce que nous avons appris à l'école. Les secours venaient d'arriver, j'ai effectué de grands signes en m'aidant de ma lampe torche afin que l'on me voie. Les pompiers ont atteint la fenêtre grâce à la grande échelle. Ils m'ont sauvé la vie. C'était il y a vingt-cinq ans. Mes parents n'ont pas survécu. L'homme qui m'a sorti de cet enfer était alors âgé de 30 ans. Il a pris soin de moi jusqu'à ce qu'on m'amène à l'hôpital et que ma grand-mère nous rejoigne. J'ai apprécié ses mots rassurants. Sa main sur la mienne. Son regard bienveillant. Il incarnait le courage et la force. Je l'admirais et je l'admire encore. Je n'ai jamais perdu contact avec ce héros.

Il prenait de mes nouvelles régulièrement, et à 18 ans, je lui ai appris que je suivais ses traces. J'allais devenir, à mon tour, un soldat du feu. Aujourd'hui, j'ai de la chance, car je travaille à ses côtés, chaque jour. Cet homme, ce valeureux sauveur n'est autre que Yann, notre chef. J'ai fait des pieds et des mains pour rejoindre son équipe, après pas mal d'années de métier. Il est un peu ma famille, tout comme Éric. Sans eux, je n'ai plus grand-chose.

En fin de journée, comme prévu, je me rends chez mon voisin. Je suis exténué, mais je n'ai pas envie de rentrer et de me retrouver seul avec mes cauchemars. Sa compagnie me fait du bien, m'aide à traverser ces moments que je pensais derrière moi.

— Alors, cette journée ?

— Pas la moindre seconde de répit, comme toujours.

— C'est bien, au moins ton travail t'occupe l'esprit.

— Oui, je ne vois pas le temps passer, dis-je en débouchant la bouteille de vin.

— Voilà, fais attention, c'est chaud, précise Gabriel en déposant l'assiette devant moi.

— Ça sent bon. Vous êtes un vrai cordon bleu.

— Oh tu sais, je me débrouille un peu.

— Vous plaisantez ? Je ne connais pas grand monde qui cuisine aussi bien que vous.

— C'est gentil mon garçon. J'aurais bien voulu être cuistot, mais la vie en a décidé autrement.

— Ah oui ? Que s'est-il passé ?

— Ma mère est morte, il fallait payer les factures, j'avais 20 ans, deux petits frères et un père débordé. Je me suis mis à travailler à l'usine et puis j'y suis resté. Après il était trop tard pour changer de voie. Ça ne se faisait pas trop à mon époque.

— Je comprends, c'est dommage.

— On ne fait pas toujours ce qu'on veut dans la vie, dit-il en buvant une gorgée de vin. Allez mange, ça refroidit vite.

J'avale une bouchée et une explosion de saveurs envahit mon palais. Un délice.

— Hmm, c'est à se damner.

Gabriel pouffe. Je ne sais pas si c'est l'alcool ou mon compliment, mais ses joues ont viré au rouge.

— Vous n'avez jamais été marié ? demandé-je, curieux.

Gabriel et moi nous connaissons depuis plusieurs années maintenant. Au départ, je n'étais pas très bavard, je ne parlais que très peu avec les habitants du village. J'étais solitaire, à l'écart. J'ai mis des mois à m'ouvrir. Ils ont su m'amadouer, petit à petit, sans me brusquer, sans me forcer, sans être trop inquisiteurs. Leur comportement m'a plu. Mais, je me rends compte que nous n'avons jamais pris le temps de discuter de nos passés respectifs. Par pudeur, par respect, peut-être. Nous avons inconsciemment fixé cette limite. En proie aux doutes ces derniers temps, je me surprends à vouloir en savoir plus sur mon hôte, son histoire, ses blessures, ses peines, ses amours.

— Eh non, je n'ai pas saisi ma chance.

Devant mon regard interrogateur. Gabriel poursuit.

— J'ai été très amoureux. Il y a longtemps. Mais je l'ai laissée partir. J'ai été bête, j'étais jeune. Elle était trop bien pour moi, je n'ai pas réussi à lui avouer qu'elle était la femme de ma vie.

— Vous le regrettez ?

— Bien sûr. Je n'ai plus jamais rencontré quelqu'un comme elle. J'ai eu des histoires, comme tout le monde, mais je n'ai pas pu m'engager, c'était elle ou personne d'autre.

— Pourquoi ne pas l'avoir cherchée ?

— Je l'ai cherchée, je l'ai trouvée, même.

Gabriel s'interrompt pour avaler une bouchée de gratin. Je suis suspendu à ses lèvres, je veux connaître la suite.

— Elle était mariée avec deux enfants, elle était heureuse. Je ne me voyais pas briser sa famille. Et puis, elle m'avait sûrement oublié.

— C'est triste.

— Oui, quand on perd l'amour de sa vie, on a beaucoup de regrets.

Je demeure pensif. J'ai aussi perdu quelqu'un, semble-t-il. Était-ce l'amour de ma vie ? Je ne le sais pas, je ne sais plus grand-chose de cette période. Tout est flou. Le temps s'est arrêté, il y a quelques années, pour moi. Je suis comme figé dans le passé.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Marie Durant. Ma Marie. Une beauté blonde aux yeux verts. Elle avait ce rire si fabuleux qui m'arrachait un sourire même dans les pires moments. Je ne pouvais jamais rester fâché contre elle.

— Et elle habite loin d'ici ?

— Non, en réalité, elle vit à Nice. Elle est mariée à un médecin. Et toi, mon petit ? C'est bien beau de me triturer la mémoire, mais je ne sais pas grand-chose de toi.

— C'est vrai, mais pour tout vous dire, je ne sais pas grand-chose non plus.

— Je ne comprends pas ? s'enquiert-il, surpris.

— J'ai perdu la mémoire, il y a cinq ans, j'ai oublié une partie de ma vie.

— Un accident ?

J'hésite, je n'ai pas envie de raconter mon histoire, pas envie que son regard sur moi change.

— Un drame. Un accident et hop le trou noir. Apparemment, j'étais heureux, amoureux, en couple et j'ai tout perdu à la suite de ça.

— Quelle horreur, je suis désolé pour toi mon garçon.

— On fait avec.



— C'est pour ça que tu es venu ici, dit-il en commençant à débarrasser la table.

— Oui, j'avais besoin d'un nouveau départ, de changer d'environnement, de m'éloigner de ma vie puisque de toute manière, je ne m'en souvenais plus, répondis-je en me levant à mon tour pour l'aider.

— J'espère que tu trouveras la paix, dit-il en me fixant droit dans les yeux.

Gabriel n'est pas homme à qui on peut mentir. Il lit en moi, il sait. Il sait que ça ne va pas, il sait que je suis épuisé, il sait que je suis tourmenté, mais il n'en touche mot. Par respect, comme toujours, il se tient à distance de mon jardin secret. Il est là, il donne, il écoute, sans jamais rien demander en retour.

## Chapitre 4

### Allie

La matinée est terminée, nous avons bouclé le dossier Dumont, enfin ! Je vais donc pouvoir apprécier mon déjeuner sans avoir à courir partout ! Et j'ai grandement besoin d'un break.

— Tu manges à l'extérieur ?

— Oui, avec Lisa.

— Ah OK.

— Tu voulais me parler de quelque chose ?

— Non du tout, je pensais qu'on allait bosser sur le cas du nouveau client.

— Ça attendra cet après-midi.

— Je vais commencer sans toi, dans ce cas.

— Son ton n'est pas des plus agréable, un soupçon de reproche fuse dans sa voix.

— J'ai le droit de déjeuner, quand même ? On n'est pas obligés de travailler 24 h/24 h, Maxime.

— Je sais, je sais, t'inquiète. Va déjeuner tranquillement, on se voit tout à l'heure, dit-il en retournant à son bureau tandis que j'enfile ma veste.

Il a le don de me mettre les nerfs en pelote. Il n'a qu'un mot à la bouche : travail !

— Tu sors ? s'enquiert alors mon père en me voyant passer devant sa porte.

— Oui, je vais déjeuner dehors, je peux souffler quand même ! dis-je agressive.

— Uuuhhh ! Je n'ai rien dit, réplique-t-il en se levant. Tout va bien ?

— Désolée papa. Maxime avait l'air contrarié que j'ose prendre un peu de temps pour moi.

— Ne lui en veux pas, ma chérie, il travaille dur pour devenir associé.

— Je sais, mais on n'a plus vraiment de vie de couple. Il est en permanence au bureau.

— Je comprends. Vous venez toujours bruncher dimanche ?

— Oui, papa.

— Parfait, allez file, va te détendre.

— Merci, dis-je en déposant un baiser sur sa joue.

Il sourit. Malgré sa rigueur et ses exigences, je demeure sa fille. Et quoi qu'il en pense, il sait qu'il me faut respirer de temps en temps pour éviter d'imploser.

\*\*\*

— Désolée je suis en retard, dis-je en embrassant mon amie Lisa.

— Pas de problème, je viens d'arriver, je savais que tu ne serais pas à l'heure, répond-elle, l'œil malicieux. J'ai commandé à boire.

Je m'esclaffe, elle me connaît plus que je ne me connais moi-même.

Lisa est une belle jeune femme de trente ans. Ses cheveux noirs et bouclés tombent en cascade sur ses épaules. Elle a de grands yeux noirs embellis par de magnifiques cils. Typée espagnole, alors qu'elle est née en Bretagne, elle a un charme fou.

— J' imagine que tu as eu du mal à t'éclipser.

— Maxime faisait la tête, comme d'hab.

— Alors, zou, oublions tout ça et partageons un bon repas, des potins, et plein de rires avant que tu ne retournes à la mine.

— Tchîn, dis-je en soulevant mon verre.

— Tchîn.

Nos verres s'entrechoquent et j'ouvre ma carte afin de choisir le plat qui me donnera l'énergie nécessaire à l'après-midi qui m'attend. Lisa n'est pas dupe, elle jette des coups d'œil inquisiteurs dans ma direction. Je connais déjà le menu, nous venons régulièrement déjeuner dans ce restaurant.

— Allez je t'écoute, vide ton sac, lancé-je sans la regarder.

— Je n'ai rien dit, réplique-t-elle en plongeant le nez derrière son dépliant plastifié.

— Je te connais par cœur, tu as un truc qui te brûle la langue, alors vas-y.

— Bon, OK, mais tu ne t'énerves pas, commence-t-elle.

J'acquiesce en grimaçant. Je n'ai pas envie de gâcher ce moment de tranquillité en compagnie de mon amie. J'en ai bien trop besoin.

— C'est juste que je ne te sens pas épanouie, tu comprends ? Tu es stressée, toujours à cent à l'heure et ton père comme ton mari ne font que travailler.

— Je sais, Lisa.

— Et je suis certaine que ce n'est pas la vie dont tu rêvais.

— C'est sûr, confirmé-je. Mais c'est pourtant ma vie.

— Parce que tu le veux bien, ma chérie. Tu pourrais tout envoyer valser.

— Arrête, ce n'est pas si simple. Maxime est un homme bien.

— Je n'en doute pas, et je l'apprécie. Mais il n'est peut-être pas l'homme qu'il te faut.

J'avale une gorgée de vin. Ma gorge est sèche et mes mains tremblent.

— Allie, pardonne-moi, je veux juste ton bien.

Elle pose sa main sur la mienne.

— Je sais que tu veux mon bien, confirmé-je. Mais tu sais aussi que j'étais à ramasser à la petite cuillère quand j'ai rencontré Maxime. Il m'a aidée, il m'a sortie de ma souffrance. Et même s'il n'est pas l'homme dont je rêvais, il est gentil, galant, ambitieux, honnête. Je ne peux rien lui reprocher si ce n'est qu'il travaille trop. Mais comment l'en blâmer ? Mon père est comme lui, je savais à quoi m'attendre en l'épousant.

— C'est vrai. Mais est-ce que tu as ces petits papillons dans le ventre ? Ceux qui te chamboulent quand tu vois celui que tu aimes ?

— Tu les as toi avec Samuel ?

— Oui, il est drôle, il me surprend, il sait me faire vibrer même après toutes ces années.

— Tu es une chanceuse, ironisé-je.

— Allie...

— Pardon, je ne voulais pas être désagréable.

La serveuse nous interrompt afin de prendre notre commande. Lorsqu'elle retourne vers les cuisines, Lisa grignote un morceau de pain en attendant la suite, en attendant que je lui ouvre la cage dans laquelle sont enfermées mes pensées.

— J'ai déjà aimé, tu te rappelles ? Passionnément, intensément, à la folie, sans demi-mesure et je me suis brûlée les ailes, j'ai tout perdu. Je ne veux pas revivre ce genre de souffrance. Avec Maxime, c'est plus simple. Pas de risque d'être blessée, pas de danger, juste de la tranquillité.

— Un peu trop, non ?

— Parfois. Mais je suis sûre qu'on parviendra à se retrouver. Il le faut bien.

— Tu l'aimes ?

— Oui, même si ce n'est pas le Grand Amour.

— Et ça te suffit ? m'interroge-t-elle tandis que la serveuse nous apporte déjà nos plats.

— Oui, soufflé-je en attrapant ma fourchette.

— Très bien. Mais sache que le jour où tu auras envie de tout envoyer bouler, je serai là ! Et je te soutiendrai.

— Ça n'arrivera pas...

— OK, OK, mais bon je serai là.

Je souris, elle n'en démordra pas. Elle est persuadée qu'un jour, j'en aurai marre et je quitterai tout. Pour quoi faire ? Je n'en sais rien. J'ai déjà tout plaqué une fois et le résultat n'est pas des plus fameux. Aujourd'hui, je joue la sécurité. À tort ? Peut-être, mais cela me convient. Je suis sereine, même si Maxime ne me prête pas les attentions que j'attends de lui. Je suis

certaine que je parviendrai à le raccrocher à notre histoire. Il le faut...

Le repas terminé, nous regagnons la rue. Abritées dans l'entrée du restaurant, serrées l'une contre l'autre. Lisa agrippe mon bras. Nous n'avons pas besoin de mots. Elle est mon amie depuis de nombreuses années. Elle a traversé avec moi les pires épreuves. Sa présence me réconforte.

- Je te raccompagne au bureau ?
- Non, c'est bon, je vais marcher.
- Avec ce déluge ?

Une grosse averse s'abat sur la ville. Je n'ai évidemment pas de parapluie. Dans le sud, il fait rarement partie du nécessaire présent dans notre sac à main. Et pourtant, il m'aurait été bien utile.

- Oui, ne t'en fais pas, j'ai mon parapluie, mens-je.
- OK, on s'appelle.
- Oui.

Elle m'embrasse et court à sa voiture, garée quelques mètres plus loin. Lorsque je vois son véhicule tourner au coin de la rue, je me décide à affronter la pluie. Tant pis, je serai trempée, mais j'ai toujours une tenue de rechange au bureau. J'ai pris l'habitude des rendez-vous inopinés, des dîners organisés au dernier moment, ou de la nécessité de se changer après avoir taché son beau chemisier blanc, avec du café.

Je marche d'un pas rapide en direction du cabinet. Jusqu'à ce que je le voie. Ce fameux porche, cette entrée d'immeuble. Comment l'oublier ?

Je m'arrête net. Tétanisée, immobile, au milieu du trottoir, fixant cette grande porte noire.

Douze ans plus tôt, je me tenais au même endroit. J'avais 19 ans, étudiante en droit, je venais rendre visite à mon père, toujours séquestré par ses dossiers. C'était l'été, il faisait lourd. Une de ses journées estivales au cours de laquelle chaque pas est éreintant, l'air irrespirable et étouffant.

Après avoir marché une bonne vingtaine de minutes, le temps a viré à l'orage, le déluge a pris possession de la rue. Je me suis retrouvée en plein milieu de la ville, trempée jusqu'aux os. Voyant que la pluie perdurait, j'ai alors couru pour m'abriter dans l'entrée d'un immeuble. Cette même entrée devant laquelle je me trouve aujourd'hui. Un homme a surgi, trempé, lui aussi, des pieds à la tête. Nous étions côte à côte, dos à la grande porte noire. Attendant patiemment que l'orage se calme. Au bout de quelques secondes de gêne, à nous lancer des regards timides, nous avons fini par éclater de rire en essorant nos vêtements et en secouant nos cheveux. La glace était rompue. Nous avons discuté pendant près d'une heure. La pluie a cessé, mais nous avons continué notre conversation, sans nous soucier de la rue qui s'animait à nouveau. Nous avons été interrompus par une vieille dame qui voulait sortir de l'immeuble. Mais il était hors de question de nous séparer ainsi, alors nous sommes allés dans un café afin de poursuivre notre discussion. En fin de journée, chacun devait vaquer à ses occupations, la vie devait reprendre son cours. Notre bulle devait laisser place à la réalité. Nous n'en avions pas envie, mais nous n'avions pas le choix. Adam avait marqué mon esprit, avait envahi mon être en quelques heures. Mais ce n'était que le début de notre histoire.

En repensant à cet épisode de mon passé, un sourire se dessine sur mes lèvres. L'eau dégouline sur mon visage, mais je m'en moque. Ce souvenir heureux, ces papillons dans le ventre, me donnent du baume au cœur.

Mais la seconde suivante, le drame me revient en mémoire. Il efface mon sourire et étouffe les petits papillons qui disparaissent aussitôt. Je dois m'interrompre et reprendre ma route, sans un regard pour la porte noire.